

fois il n'eut pas, à proprement parler, le sentiment de la vie générale, mais celui de la vie individualisée dans tel ou tel objet de la création, et, ce sentiment, il le tenait des mythologies du Nord où abondent les génies, les esprits, les personifications des éléments.

Il y a des poètes desquels on a dit qu'ils devaient s'inspirer, ceux-ci des pensives lueurs du soir, ceux-là des flamboyantes ardeurs du midi; les uns regardent le ciel, les autres les lacs; M. de Laprade aime surtout la terre, cette immense ouvrière, comme l'appelle Orphée, cette être unique adorée sous tant de noms, comme la nomme le vieil Eschyle.

Dans une de ses pièces, M. de Laprade compare le poète à Antée qui sent redoubler ses forces sitôt qu'il a touché la terre; cette image appliquée à lui-même est d'une justesse parfaite; qu'il veuille exprimer un sentiment ou une idée, c'est toujours à la nature qu'il a recours; veut-il bénir un berceau, comme dans *Horoscope*, il dote l'enfant de toutes les richesses que le globe étale; s'adresse-t-il à un ami, comme dans *Invocation sur la montagne*, il secoue vers lui et lui envoie à travers l'espace les parfums qu'il a aspirés. Pleure-t-il cet ami si tristement enlevé à ses affections, il encadre alors l'ombre chérie dans les splendeurs du monde et il la mêle à ses harmonies, afin, ce semble, de mieux communiquer avec elle. Rien ne lui apparaît qu'à travers la nature; pour parler ou pour agir, il a besoin de lui emprunter ses bruits, ses couleurs, ses voix, ses parfums, tout ce qui compose le langage de la création, et il n'est jamais plus à son aise que lorsque, enveloppé comme d'un nuage magnétique, évoquant autour de lui les forces du globe entier, il les remue avec la puissance du mage et en fait les agents de ses volontés.

Sa poésie est grave comme la parole du prêtre, sérieuse comme une oraison liturgique; presque toujours elle affecte l'impératif. C'est le verbe de l'hierophante, le verbe du